

# LeVerbe

ENTREVUE

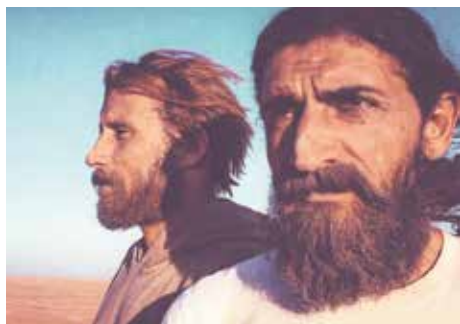
# KLÔ PELGAG

REPORTAGE

La menuiserie  
pour briser l'isolement

PORTRAIT

Natshin,  
Innue et catholique



### Le nouveau Malick

«De même que tu ignores les routes du vent et comment se forment les os de l'enfant dans le ventre de la mère, de même tu ne comprends pas l'œuvre de Dieu qui fait toute chose.» C'est de ces versets du livre biblique de l'Écclésiaste qu'est tiré le titre officiel du prochain film de Terrence Malick, *The Way of the Wind*.

Le réalisateur américain (Palme d'Or en 2011 pour *L'arbre de la vie*) avait su bouleverser nombre de cinéphiles avec son dernier opus, *Une vie cachée*, retraçant la vie d'un objecteur de conscience autrichien, Franz Jägerstätter, béatifié par Benoît XVI en 2007. Dans cette nouvelle offrande, ce sera la vie du Christ racontée à travers le prisme des paraboles qui sera projeté sur les écrans, vraisemblablement au cours de l'année 2021.

Dans une entrevue accordée au quotidien italien *La Repubblica*, Malick raconte que le tournage s'est achevé à la fin de 2019, en Jordanie, avec plusieurs acteurs en provenance du Moyen-Orient. Puis, le montage s'est déroulé dans un studio d'Austin au Texas, tout au long de l'année 2020. «C'est mon étape favorite dans l'élaboration d'une œuvre», confiait-il alors, au moment de s'y plonger justement.

➕ [le-verbe.com/culture/la-vie-dun-bienheureux-mise-a-lecran-par-malick/](https://le-verbe.com/culture/la-vie-dun-bienheureux-mise-a-lecran-par-malick/)



### Contrepiratage au Vatican

Numériser 80 000 documents. À terme, c'est l'objectif (atteint à hauteur d'environ 20 % à ce jour) de la célèbre et majestueuse bibliothèque du Vatican. Le but de l'opération étant de garantir la pérennité des ouvrages, les protégeant ainsi de l'inévitable corruption causée à l'encre et au papier par le passage du temps. Or, faire passer des documents au monde numérique ne comporte pas que des avantages : cela les expose également au péril des pirates informatiques.

D'abord, les tentatives d'intrusion malveillante sont multiples et leurs visées sont diverses. Qu'il s'agisse de vol de documents avec demande de rançon ou de modification de documents appartenant au fonds, le risque que des assauts «virtuels» se traduisent en cambriolage de documents physiques demeure, quant à lui, bien «réel».

Aux grands maux, les grands remèdes ! Suivant le conseil évangélique d'être «rusés comme des serpents» (Mt 10,16), afin de se prémunir contre les attaques numériques – elle en subirait une certaine chaque mois –, l'institution vaticane a embauché une firme offrant des services de sécurité reposant sur l'intelligence artificielle.

La société Darktrace a ainsi mis au point une IA capable de déceler des opérations automatiques qui échapperaient autrement aux bibliothécaires humains.



### Jardin intergénérationnel à Baie-Saint-Paul

Comment une communauté religieuse vieillissante peut-elle transmettre son patrimoine sans trahir le charisme qui lui est propre ? Les expériences menées récemment par les Petites franciscaines de Marie, à Baie-Saint-Paul, semblent plutôt prometteuses en ce sens.

Dans la cour arrière de Maison Mère (leur ancien couvent), un immense terrain appartenant jadis aux religieuses était le lieu tout désigné pour mettre en place un jardin communautaire hors du commun. La supérieure de la communauté, sœur Doris Lamontagne, ne cache pas son enthousiasme à l'égard de ce «laboratoire vivant». Par les aspects environnemental et intergénérationnel, elle y voit une formidable mise en œuvre des grands principes que l'on retrouve dans *Laudato si'* et *Fratelli tutti*, les deux dernières encycliques du pape François. «C'est en plein dans la ligne de [ces deux textes] : économie durable, de proximité, lien à la terre, transmission intergénérationnelle.»

Mené grâce au leadership de l'Institut Hydro-Québec en environnement, développement et société (Université Laval), ce partenariat impliquera toute la communauté locale : écoles, municipalité, organismes. Les premières pelletées de terre sont prévues au cours de l'été 2021.

➕ [maisonmere.ca](https://maisonmere.ca)  
➕ [espacemusealpfm.com](https://espacemusealpfm.com)

# QUAND LE VINGT S'EST TIRÉ...

**Antoine Malenfant**

antoine.malenfant@le-verbe.com

**D**eux-mille-vingt-et-un. Deux-zéro-deux-un. Vingt-vingt-et-un.

Pas plus commodes à écrire qu'à lire, les nombres inscrits en long et en large n'ont pas la cote. Souvent avec raison (la raison et les chiffres s'entendent à merveille, semble-t-il), on leur préfère les chiffres arabes, bien formés, pour s'informer du temps qu'il fait (moins 21) ou du temps qui fuit (20 h 21).

J'aime bien écrire les chiffres en lettres. À chacun ses petits plaisirs. Je me sens baveux quand je fais ça. Rien de très subversif, mais juste un brin baveux. Ça m'offre l'illusion de redonner aux lettres leurs lettres de noblesse.

## ... IL FAUT LE BOIRE POUR LE CROIRE ...

Impossible de le nier, les chiffres ont pris le dessus sur les lettres. Dans le discours, les données ont supplanté le donné.

Une mesure gouvernementale n'a aucune importance si elle n'est pas chiffrée. Une maison n'a de valeur que spéculative. Régulièrement, un journal ou un magazine éclairé juge pertinent – chiffres à l'appui – d'aviser les futurs parents de l'ensemble des couts associés à la venue au monde d'un petit héritier.

Chaque jour, depuis le deuxième trimestre de deux-mille-vingt, le petit écran de mon téléphone débilisant affiche le décompte net et précis des morts, des « cas » et des hospitalisations. Une fois par jour, lors d'un rituel télévisé, la nation tout entière est soumise au bilan chiffré des vingt-quatre dernières heures. Parce que nous avons le droit d'être rassurés d'une baisse de la courbe. Parce que nous avons le droit aussi, paraît-il, d'alimenter

notre anxiété lors d'une hausse, d'un record, d'un énième franchissement de la barre des mille cas. Et nous communions collectivement à cette coupe, nous buvons des nombres jusqu'à prendre une tasse.

## ... JUSQU'À LA LIE !

Quand nous avons appris le chiffre du jour, nous pensons alors avoir fait notre devoir de citoyen, celui d'être bien au courant des courbes, des graphiques et des tendances. Une coupe quotidienne de vingt-vingt, pendant les trois-cent-soixante-cinq derniers jours, laisse en bouche angoisse et amertume. Tellement habitués aux chiffres et si peu aux maux, nous peinons toutefois à donner un sens aux morbides données.

La vingtième année du vingt-et-unième siècle est désormais derrière nous, mais elle laisse dans son sillage les débris d'un monde plus divisé que jamais, épuisé, bombardé d'infos angoissantes, déchiré par les combats idéologiques et la méfiance généralisée. Soyons clairs : les mots ne sont pas plus innocents que les chiffres. Par contre, à la différence des chiffres, ils peuvent réparer, panser, pardonner, reconstruire, consoler.

\*

En ce début d'année, notre équipe, pas plus à l'abri des mauvais chiffres que des phrases mal tournées, veut néanmoins vous renouveler son engagement. Celui de redoubler d'ardeur pour diffuser des portraits, des reportages et des réflexions pleins de mots qui témoignent des raisons d'espérer, parfois contre toute espérance.

Heureuse et sainte année 2021! ■



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes. Il carbure aux rencontres fortuites, aux affrontements idéologiques et aux récits bien ficelés.

# L'UNIVERSITÉ : NAUFRAGE CLIENTÉLISTE OU IDÉOLOGIQUE ?

Éric Bédard

eric.bedard@le-verbe.com

C'était l'époque où l'on remettait des prix à des œuvres longuement muries, plutôt qu'à des militants qui brandissent la cause du jour. En 1996, le sociologue Michel Freitag recevait le Prix du Gouverneur général pour son essai *Le naufrage de l'université* (Nuit blanche éditeur, 1995). Un livre dense mais accessible et d'une grande profondeur.

«La vocation de l'université, écrivait-il, est inséparable de l'idée d'une certaine transcendance du monde de l'esprit, de la science et de la culture, et de l'exigence d'unité réfléchie qui lui est propre.» Lieu de liberté et de synthèse, l'université avait longtemps été conçue comme un espace protégé des fureurs de la Cité. On y transmettait le savoir dans un esprit d'ouverture et de compréhension mutuelle.

Quelque part au 19<sup>e</sup> siècle, déplorait le professeur, cette vocation s'était perdue par l'effet combiné du capitalisme libéral et du pragmatisme américain. D'une «institution» animée par un idéal qui transcendait ses artisans, l'université s'était muée en «organisation» avant tout préoccupée par les moyens de sa reproduction (clientèles, financements, bâtiments).

Sans citer les thèses de Freitag, plusieurs ont mobilisé cette grille d'une dérive «clientéliste» pour expliquer les décisions de Concordia et de l'Université d'Ottawa de sanctionner sans procès des professeurs qui avaient osé prononcer le mot «nègre». Il s'agissait de satisfaire le client-étudiant, indigné par la prononciation d'un mot, fût-ce dans un contexte pédagogique et sans aucune intention malveillante.

Il m'arrive aussi de m'inquiéter de cette marchandisation du savoir qui affecte surtout

les grosses facultés de génie, de médecine et d'administration, où les liens avec les grandes corporations sont souvent troubles. Cela dit, je ne sens pour ma part aucune pression de m'associer à je ne sais quelle multinationale! Je travaille librement sur les sujets de mon choix, et mes collègues professeurs de l'Université TÉLUQ me soutiennent dans un beau climat de collégialité.

## CANCER IDÉOLOGIQUE

En sciences sociales, le danger est ailleurs. Ce qui est en jeu ici n'a absolument rien à voir avec le capitalisme. Le cancer qui mine certains départements universitaires est idéologique, non pas économique. Il s'agit bien d'une forme d'utilitarisme, mais plus social et politique que matériel. Dans l'esprit de plusieurs «chercheurs», comprendre le monde ne suffit plus, il faudrait avant tout travailler à le transformer.

La littérature, la sociologie et l'anthropologie me semblent particulièrement affectées par cette tendance malsaine, car fondamentalement militante. On y glose sur des théories élaborées par des activistes dans un langage hermétique. L'histoire n'est pas épargnée non plus. Il suffit de lire les textes du site *Histoire engagée*, où écrivent plusieurs doctorants et même des professeurs, pour s'en rendre compte. Le ton n'invite pas à la discussion et à l'intelligence du passé, mais à la mobilisation et à la dénonciation d'injustices.

Connaitre, réfléchir, approfondir des questions fondamentales, transmettre des connaissances dans un climat de respect et de liberté, telle est la vocation de l'université. Dévier de cette route, c'est courir de gros risques. ■



Historien et professeur à l'Université TELUQ, **Éric Bédard** est aussi vice-président de la Fondation Lionel-Groulx, spécialisée dans la promotion de l'histoire du Québec. Il est notamment l'auteur de *Survivance* (Boréal, 2017) et de *L'histoire du Québec pour les nuls* (First, 2019).

IN MEMORIAM

# Sœur Gisèle Fortier

1926-2020

Accompagner  
les plus vulnérables

Le 14 octobre dernier, la Société québécoise de la déficience intellectuelle a eu la grande tristesse d'apprendre le départ de sœur Gisèle Fortier. Celle qui avait voué sa vie au mieux-être des personnes les plus démunies, et en particulier celles ayant une déficience intellectuelle, est partie dans la paix à l'âge vénérable de 94 ans, après une vie pleine et riche.

C'est en 1945 qu'elle se joint aux Petites Franciscaines de Marie (P.F.M), une congrégation religieuse dévouée à l'action sociale dont la mission l'interpelle fortement. Gestionnaire habile et pragmatique, elle a notamment dirigé l'Hôpital Sainte-Anne de Baie-Saint-

Paul. En 1980, elle obtient l'autorisation de la supérieure générale de sa congrégation de se consacrer entièrement à la cause qui l'habite.

Dès sa création il y a bientôt 70 ans, la Société québécoise de la déficience intellectuelle (auparavant l'AQIS) a pu compter sur son soutien. Son engagement comme membre du conseil d'administration, recherchiste et conseillère est animé par sa détermination à faire progresser la cause des personnes ayant une déficience intellectuelle et leur famille. ■

✚ Texte tiré du communiqué de la Société québécoise de la déficience intellectuelle avec son autorisation. [www.sqdi.ca](http://www.sqdi.ca)

# LA TRANSFIGURATION DE KLÔ PELGAG

**Klô Pelgag (Chloé Pelletier-Gagnon de son vrai nom) est connue pour son mystérieux flegme teinté d'excentricité. À l'été 2018, on pouvait la voir s'avancer dans l'église de Sainte-Thérèse, mitre sur la tête, pour célébrer une messe transfigurée. Elle a fait paraître cet été son troisième album, *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs*, une œuvre pop-baroque qu'elle qualifie de « disque de réconciliation, de renaissance, d'affranchissement ». *Le Verbe* a voulu en apprendre davantage sur son univers haut en couleur dans lequel point une profonde sensibilité.**

**James Langlois**  
james.langlois@le-verbe.com

**Plusieurs croyants ont perçu ta messe transfigurée comme une moquerie ou un affront. Quelles étaient tes motivations ?**

Ah! la messe transfigurée! Ça, c'est le festival Santa Teresa qui nous a proposé de faire un spectacle dans une église, puis ils nous ont demandé un spectacle

qu'on n'avait jamais fait et dans lequel je me laisserais aller dans une mise en scène spéciale. Je me disais qu'on pourrait jouer sur les symboles de l'Église, mais en même temps, je trouvais que c'était un peu malaisant parce que je ne voulais pas qu'on manque de respect. L'idée donc de la messe transfigurée,

c'est de voir la messe dans l'autre sens. Le concept, c'était plus de célébrer la musique comme une déesse. Dieu était remplacé par la musique. Il y avait tout le sermon du début qui appelait à respecter la musique.

**En effet, en lisant le sermon (accessible sur le Web), on comprend bien qu'il y a un aspect divin dans la musique.**

Ben oui, je pense que oui! Il y a quand même cette relation entre la musique et la religion, surtout dans la musique classique. Beaucoup de commandes ont été faites par l'Église à des compositeurs. Elle a été quand même un grand vecteur de création et d'art.

**La dernière année a été plutôt mouvementée pour toi: ta grossesse, la maladie et la mort de ton père. Comment as-tu vécu le fait de naviguer à travers la mort et la vie de cette manière?**

C'est surréaliste, en fait. Cette année-ci est vraiment étrange à plein de points de vue, ça ne cesse pas de l'être. En fait, si on parle de mon père, il était atteint d'une maladie dégénérative. Ça a été très éprouvant pour moi, pour lui, pour la famille. La grossesse est en quelque sorte venue jeter un baume sur plusieurs aspects de ma vie et en mettre en perspective plusieurs autres.

**Penses-tu qu'être mère va changer ta manière de créer, de concevoir la vie?**

Certainement. Je ne sais pas comment ça va se passer. La pandémie, pour l'instant, me donne l'occasion de passer plus de temps avec mon enfant, et je pense que c'est une très bonne chose. Étant quelqu'un qui vit souvent avec le même cycle: produire un album, être en tournée intensive pendant deux ou trois ans, retomber en création, etc., ça m'aide à casser ce cercle, à être moins hyperactive dans la vie et à prendre plus le temps. Même si je fais un métier

artistique, la société transmet la pression de la performance, qui est malsaine, et c'est difficile de sortir de ce mode de vie et de cette pression qu'on s'impose à soi-même. Je ne pourrai pas avoir le même rythme de vie qu'avant en ayant un enfant. Je ne peux pas encore beaucoup en parler, toutefois, parce qu'il est encore jeune.

**J'ai comme l'impression qu'il y a une constante dans ta vie: une proximité avec la maladie, la vulnérabilité. Dans un texte que tu as publié dans La Presse en mai dernier (« Mon été dans un CHSLD »), tu racontes comment une expérience de travail dans un centre du Bas-Saint-Laurent t'a rendue meilleure. Peux-tu expliquer?**

En général, vivre proche des gens vulnérables et être en position d'aidant, cela développe une sensibilité à plein de choses. Quand on est jeune, on n'est pas si proche des vieux, des gens malades, des personnes handicapés, on s'éloigne de ces réalités parce qu'elles nous font peur. En voyant sur les réseaux sociaux à quel point les gens semblent manquer d'empathie, on se demande comment c'est possible. Notre société place toutes les personnes malades ensemble, isolées, on ne les côtoie pas tant, il y a beaucoup de peur de l'autre. Plus on vit ces expériences, plus on côtoie des gens différents, plus on apprend à être sensible à la réalité des autres. C'est certain qu'on apprend le respect de l'autre, à être à l'écoute.

**Tu parles de proximité avec les plus âgés. Sur ton album précédent, à la fin de ta chanson « Apparition de la Sainte-Étoile thoracique », on peut entendre la voix de ta grand-mère. Qui était ta grand-mère pour toi? Avais-tu une relation particulière avec elle?**

Mes frères et moi étions très proches d'elle, on était ses seuls petits-enfants. Elle avait eu beaucoup d'accouchements très difficiles où elle a failli perdre la vie

et n'avait pas eu beaucoup d'enfants, à son grand regret. Aussi parce que mes autres grands-parents sont tous décédés quand même plus tôt. Quand elle a commencé à être malade, j'allais avec un magnétophone enregistrer des conversations parce que je savais qu'elle n'était pas éternelle et je voulais garder des traces de sa voix parlée, de ses expressions. Elle est décédée à la fin de la tournée de mon premier album, *L'alchimie des montres*. Quand j'ai terminé la composition de l'album *L'étoile thoracique*, on avait cette pièce instrumentale et j'ai décidé d'y ajouter ces enregistrements.

**La Sainte-Étoile thoracique, est-ce que c'est ta grand-mère?**

Dans ce contexte, oui, mais à la base pour moi, ça signifiait le cœur. Il faut dire que ma grand-mère était très croyante aussi, genre extrêmement croyante. C'était un peu un baume pour elle, quelque chose à laquelle elle s'accrochait pour s'apaiser. Enfant, on trouvait ça un peu intense: on arrivait dans son frigo et on pensait que c'était une bouteille de 7 Up, mais c'était de l'eau bénite. Quand on avait mal à la tête, elle essayait de nous guérir avec de l'eau bénite. Mais je pense qu'elle en avait tellement besoin pour surpasser les diverses souffrances qu'elle a eues dans sa vie que c'était une bonne chose.

**Donc, la foi catholique et les symboles qui y sont reliés font partie de ton imaginaire personnel?**

Ben oui! Et je suis quand même de cette génération où, à l'école, on avait la catéchèse, les cours où tu faisais ta première communion, etc. À Noël, nous forcions notre mère pour venir avec nous, c'était une tradition. Pour moi, c'est quand même une image hyper forte d'aller dans de petites églises de village avec quelqu'un qui joue de l'orgue pas super bien (ha! ha!), que tout soit un peu tout croche et que l'enfant de l'autre qui joue sa pièce de violon fausse, tout ça est vraiment *cute*. ■

REPORTAGE

**Texte et photos : Marie-Josée Roy**  
marie-josée.roy@le-verbe.com



# **SORTIR DE L'ISOLEMENT**





Il y a tout près d'une dizaine d'années, la ville de Rivière-du-Loup s'est donné une ambitieuse mission: sortir de l'isolement et de la solitude les hommes de 50 ans et plus. C'est en compilant les résultats d'une consultation publique réalisée par l'organisme VADA (Villes amies des aînés) que le constat frappe: la Municipalité n'offre aucune activité pour les hommes retraités.

À peu près au même moment, Marie-Noëlle Richard, agente de développement communautaire, assiste à une conférence où elle entend parler du mouvement australien Men's Sheds. Dirigés principalement par des hommes et pour les hommes âgés, les «hangars» sont des lieux accueillants qui proposent à leur clientèle une occasion de socialiser et de s'occuper, tout en s'impliquant dans leur communauté.

Le premier hangar canadien est né à Winnipeg en 2011, après que Doug Mackie se fut aperçu que de nombreux retraités de sa localité avaient tendance à souffrir d'isolement, de solitude, voire de dépression, à cause de trop de temps libre. La nécessité de rejoindre cette clientèle qui, après avoir connu une vie active, en vient à se sentir délaissée et moins utile devenait criante. Doug prend alors l'initiative de créer un endroit réservé à ces hommes, où tous pourraient s'exprimer librement, tout en partageant leurs connaissances et leurs compétences.

Dans le Bas-Saint-Laurent, l'idée fait son chemin au sein de l'équipe de Marie-Noëlle Richard. «Comme la Ville avait déjà un local disponible et une subvention du gouvernement en banque, il ne restait plus qu'à recruter des bénévoles pour mettre sur pied le premier Atelier de menuiserie communautaire au Québec», dit-elle fièrement.

## UN LIEU D'APPRENTISSAGE

Rapidement, une équipe de cinq ou six hommes se présente. «C'est ma femme qui m'a suggéré de m'inscrire. Ensuite, un responsable de la Ville m'a contacté pour démarrer le projet. Je me suis retrouvé à l'hôtel de ville en compagnie de Gilles Lapointe, Rodrigue Albert, Ernest Charbonneau, Yvon Robichaud et M. Bujold. Nous avons alors créé un comité de direction pour établir un mode de fonctionnement et on s'est procuré des outils. La Ville voulait que ce soient les hommes qui prennent tout en charge», mentionne Alain Courcy, président et fondateur de l'Atelier.

Reste que ce n'est pas toujours facile d'inciter les aînés de 50 ans et plus à se joindre à une aventure semblable. Au sein du groupe, l'entraide et la coopération sont de mise. Les utilisateurs de l'Atelier ont pris l'habitude de se donner un coup de main, de réfléchir ensemble sur les différents travaux de menuiserie de tout un chacun, d'échanger sur une technique

particulière qui simplifie la manipulation de tel outil, ou la réalisation de tel assemblage qui assurera la solidité du meuble en cours de réalisation. «Des fois, tu te lances dans un projet en croyant que ce sera simple, mais il y a toujours des difficultés auxquelles tu n'avais pas pensé... C'est bien d'avoir l'avis des autres. J'apprends beaucoup grâce à leur aide, c'est ça qui est constructif», mentionne Pierre Lebel, un des cinquante membres de l'organisme. Loin de prendre la forme d'une thérapie de groupe, les liens se créent tout simplement en travaillant et en discutant à propos d'une passion commune. Et ce, souvent sur un thème autre que l'ébénisterie!

Dès qu'un nouveau menuisier se joint à la joyeuse bande, le but consiste à le mettre à l'aise rapidement. La tournée des lieux se fait sur-le-champ. Chaque outil est expliqué, ainsi que les règles de sécurité pour que la recrue se sente comme chez elle. C'est bien connu, les hommes ne se livrent pas facilement, mais lorsqu'ils s'investissent dans une activité qui leur donne l'impression qu'ils sont utiles et valorisés, cela devient un excellent véhicule pour communiquer. «Tout ce que je fais ici, je pourrais le faire chez moi, mais le faire chez moi dans mon sous-sol, ce n'est pas la même chose que lorsque je viens ici», dira Alain.

## L'ÂME DE L'ATELIER

De son côté, Yves Goudreault trouve intéressante l'idée de partager un local et des outils. «Certains fréquentent l'atelier et travaillent uniquement sur leur projet. Lorsque c'est fini, on ne les revoit plus», mentionne-t-il. «C'est correct aussi. C'est ce dont ils ont besoin. De mon côté, je me suis inscrit, et rapidement, je me suis impliqué dans l'administration comme secrétaire.»

Car, pour les membres du conseil d'administration, l'Atelier, c'est beaucoup plus qu'un lieu de production. C'est un endroit pour échanger des idées et faire évoluer les projets, et aussi pour se réaliser. Chacun s'implique de façon régulière, agissant à tour de rôle comme responsable pour ouvrir les portes et assurer une présence. Ces hommes étant rassemblés autour d'une table commune, on remarque rapidement le caractère et les forces de chacun. Gilles dira d'Alain qu'il est un peu l'âme de l'Atelier. Que ce dernier exerce un leadership informel et spontané. «Il ne s'en vente pas, mais il est une figure importante de l'endroit.»

À la fois taquin et rigoureux, Alain occupe le poste de président. Mais lorsque les discussions s'animent un peu trop, Gilles s'impose comme le modérateur. Yves, quant à lui, serait le créatif du groupe, et Denis, sensible à l'aspect communautaire, se fera un devoir de s'assurer que la mission première de l'Atelier est respectée.



## VENIR EN AIDE

Pour Pierre, ancien directeur du service d'ingénierie de la ville de Rivière-du-Loup, l'Atelier, c'est une aventure qui a commencé bien avant sa retraite, car il a participé à l'installation initiale du bâtiment. Lors de son inauguration, il avait émis le désir de devenir membre. Promesse tenue. Depuis, Pierre fréquente régulièrement le lieu et s'implique particulièrement dans les projets communautaires.

Par exemple, il a dessiné une armoire contenant un frigo-partage et a collaboré à sa construction. C'était une commande de La Corde à linge, un organisme qui vient en aide aux familles en difficulté en leur procurant des vêtements et de la nourriture. «C'est gratifiant de participer à ce type de projet. De voir que c'est utile et qu'il y a des retombées. Ce n'est pas uniquement grâce à moi, car on est plusieurs à y avoir travaillé, mais j'y ai mis mon grain de sel», dira-t-il. Rendre service aux organismes communautaires fait partie de la mission de l'Atelier. Bacs de jardinage, coffres à jouets, mobiliers adaptés à des besoins particuliers: la liste de commandes et de réalisations est longue.

## SAVOIR ÉCOUTER

Ancien agent de recherche en santé publique, Gilles Lapointe n'a pas hésité à troquer son clavier pour la scie et le marteau lors de sa retraite. «J'ai eu de bonnes idées dès le début», mentionne candidement l'instigateur de la pause thé. À 15 h, obligatoirement, toutes les machines s'arrêtent. Autour d'une boisson chaude, souvent accompagnée de petits biscuits (au chocolat de préférence), c'est l'occasion d'échanger. De parler de bois, bien sûr, mais aussi de pêche. De rire ensemble et, parfois, de se livrer. C'est durant cette période que des témoignages très intimes et poignants ont pu être entendus. «On est là pour écouter, tout simplement, et ça fait du bien... C'est là que l'on voit que l'Atelier répond vraiment à un besoin», avoue Gilles.

Cependant, comme ce fut le cas pour plusieurs organismes, la COVID-19 freine durement les activités de l'Atelier, qui a dû fermer ses portes pendant presque trois mois consécutifs. Le retour se fait en douceur. Seulement six menuisiers à la fois peuvent être présents. Masques et visières obligatoires en tout temps rendent la manipulation des outils plus laborieuse.

L'ambiance n'est plus la même, car les règles sanitaires imposées par le gouvernement sont très contraignantes. Plusieurs membres plus âgés préfèrent rester chez eux à s'ennuyer. D'abord un lieu de rencontre où la menuiserie sert de prétexte à la socialisation, l'Atelier, ces jours-ci, se sent un peu triste à cause de toutes ces exigences.

## UN MENTOR TOUJOURS PRÉSENT

Les hommes, généralement plus discrets et pudiques, oseront rarement avouer qu'ils s'ennuient. Ils se rendent à l'Atelier pour voir ce qui se passe, souvent à la suggestion de leur épouse. Médecins, dentistes, manœuvres ou garagistes, les participants proviennent de tous les milieux. Mais peu importe, car ils partagent la même passion : le bois.

L'organisme étant basé sur le principe de mentorat, il n'est nullement besoin d'être un expert en menuiserie pour devenir membre. C'est un lieu où l'on s'échange des idées et des façons de faire. « Parce que, sans ça, on serait chacun chez soi et on ferait quoi? » souligne Honorius Morin. « Au début, je ne touchais pas à la scie, je laissais faire les autres. Mais j'ai appris comment la faire fonctionner de façon sécuritaire et je suis autonome maintenant! » ajoute-t-il avec un brin de fierté dans la voix.

Mais le maître en menuiserie, c'était M. Dumont. Âgé de 80 ans, il était présent lors des premiers traits de scie entendus à l'Atelier. Rarement avait-il des projets personnels. Son bonheur consistait à communiquer son savoir et à faire ressortir les compétences de tous. Personne ne le contredisait, car il possédait l'expertise. Souffrant d'un cancer généralisé, M. Dumont continuait à fréquenter l'endroit malgré la maladie, simplement pour prendre le thé en bonne compagnie. Son décès fut une grande perte pour ceux qui l'ont côtoyé. Mais sa mémoire est toujours bien présente. Combien de fois, lorsqu'ils éprouvent un pépin technique, les hommes diront : « M. Dumont aurait fait ça comme ça... »

## MOUVEMENT INTERGÉNÉRATIONNEL

Quelques mois après son ouverture, l'organisme est frappé par une controverse.

Ce lieu, mis sur pied spécifiquement par et pour les hommes de 50 ans et plus, s'est vu contraint de revoir sa façon de faire. Le concept connaît tellement de succès que tous veulent y avoir accès. Tenus d'offrir des services à l'ensemble des citoyens, sans discrimination d'âge ou de sexe, la Ville et l'Atelier ont dû se remettre à la table de travail.

Après quelques séances animées, la solution semble évidente : instaurer des plages horaires dédiées. Depuis, hommes et

femmes de plus de 18 ans, avec ou sans expérience en menuiserie, peuvent utiliser l'endroit et ses équipements en harmonie ! Un bel échange intergénérationnel et un modèle d'inspiration.

Évidemment, ce type de concept fait des envieux. Combien de fois des visiteurs de l'extérieur de la région sont venus voir l'espace et la dynamique du lieu dans le but de démarrer, eux aussi, un atelier similaire ! « Ça prend deux choses pour mettre sur pied un projet semblable : un local et un responsable », dira Alain. Car s'il manque un de ces deux ingrédients, l'entreprise est vouée à l'échec. Évidemment, les localités n'ont pas toutes la même générosité que Rivière-du-Loup.

## UNE INITIATIVE PORTEUSE

Depuis que l'Atelier est ouvert à tous, les administrateurs du lieu semblent rassurés. Peu à peu, un nouveau souffle s'installe au sein du conseil d'administration. Une femme et quelques jeunes hommes s'y sont greffés. « Car si on part, qui prendra notre place? » s'inquiète Yves. Tout en admettant l'importance de garder des plages horaires réservées aux retraités, ils comprennent bien que ce sont les plus jeunes qui apporteront une couleur différente à l'endroit et qui garantiront la suite des choses.

Rêvant du jour où l'Atelier sera ouvert en permanence, Alain Courcy sait bien que, pour ce faire, cela prendrait plus de responsables. Des gens qui n'ont pas peur de s'engager et de donner de leur temps. « S'il n'y avait pas eu un responsable de la Ville pour lancer ce projet et des bénévoles pour le concrétiser, je serais resté dans mon sous-sol », conclut Alain.

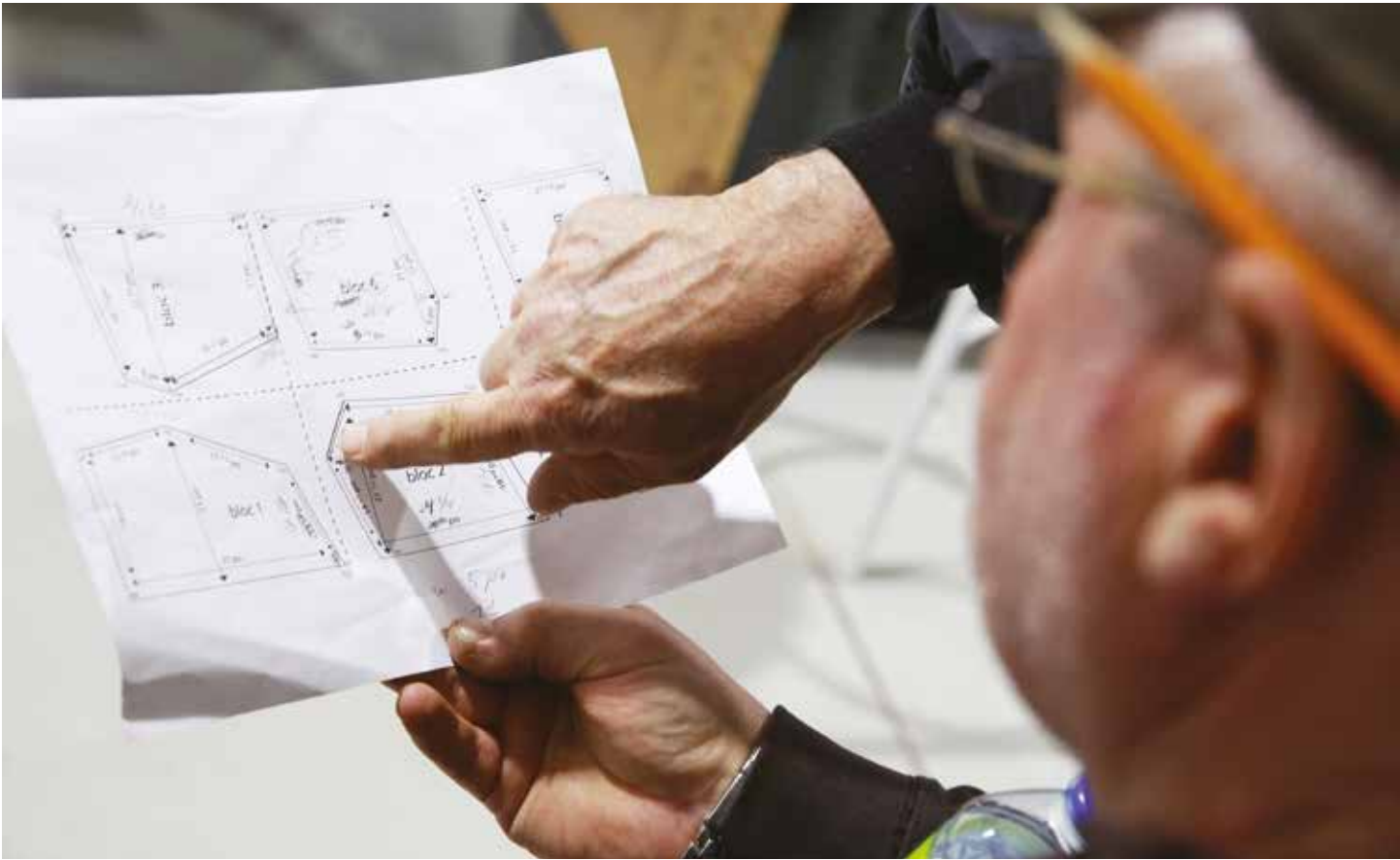
Sans aucun doute, la mise sur pied d'un Atelier de menuiserie communautaire est une initiative porteuse qui contribue à solidifier les liens dans la communauté.

Dernièrement, de nouveaux arrivants se sont joints au groupe, dans l'espoir de mieux s'intégrer à leur terre d'accueil. L'Atelier compte maintenant plus de 50 membres. L'espace de travail peut accueillir une dizaine de personnes à la fois. « Lorsque l'on voit la quantité de cartes de membres, on se dit qu'il va falloir agrandir le local. C'est quand même un beau problème! » s'exclame Marie-Noëlle avec un large sourire. ■

---

Note : Ces photos ont été prises avant la mise en place des mesures sanitaires contre la COVID-19.

➕ Pour voir plus de photos, rendez-vous au [www.le-verbe.com/reportage/isolement](http://www.le-verbe.com/reportage/isolement)



PORTRAIT

# LA FORCE DE MILU MANITU

**Sarah-Christine Bourihane**  
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

**N**atshin Rousselot n'a pas passé sa jeunesse à jouer aux Barbies. Innue de sang, de cœur et d'esprit, la petite accompagnait plutôt ses grands-parents à la chasse au petit gibier et à la cueillette de petits fruits ou de plantes médicinales. Avec eux, elle a appris à vivre sous une tente, à maîtriser l'art du sapinage, à connaître la forêt comme le fond de sa poche.

D'aussi loin qu'elle se souvienne, à la fin de la saison estivale, les aînés barricadaient les fenêtres et chargeaient leurs canots pour repartir dans leur territoire au cœur de la forêt boréale. C'est sous le signe d'une grande procession à la Vierge Marie le 15 août que s'amorçaient le départ et la saison de chasse, une tradition chère au peuple de Pessamit.

## ENTRE DEUX MONDES

Ce sont ces souvenirs d'enfance que Natshin me partage d'emblée avec un brin de fierté. Si les pensionnats amérindiens ont tenté de chasser l'Innu de chez lui, Natshin est la preuve qu'il en subsiste toujours quelque chose.

Quand elle vient au monde en 1969, sa mère n'a que 16 ans. L'expérience des pensionnats est encore trop fraîche pour cette jeune mère affligée: elle doit confier la petite Natshin à ses propres parents, étant trop fragile pour s'occuper d'elle. Élevée par ses grands-parents, qui n'ont pas subi le génocide culturel qu'a connu sa mère, elle est tributaire d'une éducation qui la situe entre deux mondes.

«Depuis mon enfance, j'ai toujours été dans un balancier, j'ai toujours connu les deux côtés: la vie nomade versus la vie sédentaire, la tradition versus la modernité, la religion catholique versus la spiritualité des Premières Nations, ma mère qui a mal vécu le pensionnat, mon père qui l'a bien vécu.»

## RUPTURE D'ÉQUILIBRE

Ce clivage de sa jeunesse s'accroît à l'âge adulte lorsqu'elle entame des études de cycle supérieur à Chicoutimi. Son sens critique se développe, elle fait la rencontre d'autres étudiantes militantes, mais surtout, c'est la période où les scandales liés aux pensionnats éclatent au grand jour.

«Nos parents étaient hypothéqués par leurs blessures, à cause des coupures avec leurs parents, avec la culture, avec la langue. Les gens de plus de 50 ans ont subi plusieurs sévices. Tous les enfants de cette époque ont passé par les pensionnats. Et quand ils sont devenus adultes, c'est eux qui nous ont éduqués. Ils nous éduquaient dans la peur, parce qu'ils étaient blessés. On se demandait pourquoi ça allait si mal dans nos communautés.

«Quand j'ai vu les témoignages apparaître dans les médias, je ne voulais plus rien savoir de la religion catholique et je me

disais: "Qu'est-ce que vous avez fait à ma mère, à mes oncles et mes tantes, à mon peuple?" J'étais très fâchée et révoltée.»

Et Natshin met une croix sur la croix.

## D'UN SWEAT LODGE À L'AUTRE

Elle se tourne alors vers la spiritualité autochtone, qu'elle connaît très peu. Chez les Cris, les Attikameks ou les Innus, elle participe aux *sweat lodges* (tentes à sudation). «Par ces cérémonies de purification et de guérison, l'esprit de nos ancêtres venait nous aider à avoir la force dont nous avons besoin pour poursuivre notre chemin sur la Terre du créateur, *Tshishe Manitu*, le grand Manitu.»

Dans cette quête, Natshin découvre dans la spiritualité des Premières Nations un mode de vie où l'Esprit de Dieu, *Milu Manitu*, est continuellement quémandé. «Il y avait tout le temps des prières, tout le temps, tout le temps. Dans ma langue, on dit *Aiamieun*, qui veut dire: communiquons avec quelqu'un. J'apprenais que la prière est une communication.»

Chemin faisant, Natshin évolue au gré de ces pratiques qui enrichissent sa pratique spirituelle. Si elle en tire des principes qu'elle juge complémentaires à la foi chrétienne de son enfance, un vide subsiste, un manque viscéral demeure.

«J'avais comme un trou et je n'étais pas capable de le remplir. J'avais beau lire des livres, me faire coacher, me faire accompagner par un psychologue, il n'y a rien qui fonctionnait. Je mettais de l'argent partout, il n'y a rien que je n'ai pas essayé.»

## UN NOËL DIFFÉRENT

En 2017, un de ses fils de 30 ans traverse une période creuse dans sa vie. Troubles de toxicomanie, instabilité émotionnelle, lassitude de vivre. Rien pour rassurer Natshin, qui n'a plus de signe de lui à l'approche des fêtes de Noël.

«Cette année-là, j'ai décidé d'aller aux messes de l'aveugle. Je ne sais pas pourquoi. J'étais attirée par les chants de Noël. Je me disais que ça me ferait un Noël différent de ceux que j'ai connus. J'étais surtout habituée à faire la course aux jouets plutôt que d'aller à l'église.»

Quand arrive le Noël tant attendu, elle n'a toujours pas de nouvelles de son fils. Tout le monde le cherche. Son cœur de mère est rongé d'inquiétude. Elle imagine les pires scénarios.

«Le Premier de l'an 2018, je retourne à la messe. Ça fait presque deux semaines que je ne dors pas. Je me mets à genoux devant la statue de la Vierge Marie à l'église de ma communauté et je dis à Dieu: "Mon fils, il est où? Ton fils à toi, qu'est-ce qu'il se

« passe avec lui? Est-il retourné avec toi? Est-ce que mon travail est fini avec lui? J'aimerais beaucoup que tu me donnes une réponse aujourd'hui, si tu es vivant. Si j'ai ma réponse aujourd'hui, je te promets que je vais venir à la messe tous les dimanches. » »

Et le soir même, elle reçoit un message sur son téléphone: « Salut, maman, bonne année. Désolé, je te réécris. »

## SORTIR DU SOMMEIL

Natshin se trouve maintenant face à sa promesse: aller à la messe. Même si elle est consolée de savoir que son fils est vivant, que Dieu a entendu ses prières, elle n'est pas pour autant enchantée par sa nouvelle résolution.

« J'en voulais toujours à l'Église. J'étais encore en conflit intérieur total. J'allais à la messe, mais je ne ressentais rien. Je m'endormais plus qu'autre chose. J'arrivais même en retard. Mais je ne voulais pas faire une promesse à moitié. »

Natshin fixe le crucifix au-dessus de sa porte, installé en dépit de sa révolte, aux côtés d'une foule d'autres accessoires sacrés et se met à lui parler: « Comment je vais faire? »

Dans la semaine, une amie lui parle d'une messe pour les jeunes tenue en soirée à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, à Québec. Ça tombe bien, dimanche prochain sera célébrée une messe pour la guérison. Les yeux de Natshin s'écarquillent.

« Je n'avais plus l'habitude de me lever le matin, alors le soir, c'était parfait. En plus, j'étais familiarisée avec des rituels de guérison dans ma spiritualité. »

Natshin s'y rend sans hésitation. Durant la célébration, on demande aux gens qui veulent recevoir une prière de lever la main.

« Ma main s'est levée toute seule, tout de suite. Deux ou trois mains se sont posées sur moi. J'ai tellement pleuré, pleuré et pleuré. »

## POUR DÉPLACER DES MONTAGNES

À la fin de la messe, le célébrant invite l'assemblée à un parcours d'approfondissement de la foi. Natshin s'inscrit, mais toujours avec un fond de scepticisme.

Dans le parcours Alpha, on propose aux participants de faire une lecture personnelle de la Bible. Elle entame l'évangile de Marc, mais son attention achoppe sur un passage: la foi qui peut déplacer des montagnes. Incapable de poursuivre sans trop savoir pourquoi, elle interrompt sa lecture jusqu'à la fin de semaine spirituelle du parcours.

« J'essayais de me concentrer pour prier, mais je m'endormais. J'ai essayé de relire la Bible, mais j'étais toujours bloquée au même endroit, même verset. Je me suis dit que je devais être fatiguée. Le soir, on a prié pour moi. Une personne me dit qu'un passage de la Bible lui revient: Mc 11,23. Je regarde le verset et je réalise que c'est exactement là où je suis rendue. Ça disait que, quand la foi est grande, on peut déplacer les montagnes. Tout a fondu. »

## LE TRAIT D'UNION

Depuis, les messes sont devenues trop courtes pour Natshin, qui y assiste maintenant avec son conjoint et son fils. Un vrai retournement pour celle qui n'arrivait pas à suivre. Qui plus est, Natshin ne cesse d'approfondir la guérison et la réconciliation avec elle-même, avec son histoire, et aussi avec l'Église.

**« On croit en un Dieu puissant... il ne manque que Jésus. »**

« Pour guérir, il faut vraiment que j'apprenne à concilier ma culture avec ma religion. Je retourne souvent dans ma communauté. Un prêtre de Pessamit m'avait dit que c'était difficile de concilier la culture innue avec la religion catholique et j'ai dit non. On croit en un créateur, en un Dieu puissant, en un Esprit... il ne manque que Jésus. »

En revenant à la foi de son enfance, Natshin réalise qu'elle avait fermé les yeux sur ce fait: la majorité des habitants de Pessamit sont catholiques. « Dans notre communauté, nous sommes tous très catholiques. On se fait parfois juger. On dit de nous: "Pourquoi ils prient, eux, ils sont les premiers à avoir été massacrés par la religion." »

« Il faut apprendre l'art du discernement. Il faut apprendre à faire la part des choses. Oui, il y en a eu, des êtres humains méchants. Le mal est présent. Mais ce sont des gens qui ne croient pas, qui n'ont pas la lumière. »

Celle qui toute sa vie a expérimenté la dualité parle aujourd'hui d'union, de communion. Venant du peuple « de ceux qui aiment rire » – le surnom donné aux Innus –, Natshin a dans sa voix un sourire lorsqu'elle me répond: « *Tshima it* » (« amen ») en guise de conclusion. ■



# LE SOPHISME DU CONCRET MAL PLACÉ

Thomas De Koninck

thomas.dekoninck@le-verbe.com

**C**onnaissez-vous la différence entre un arbre et une montre? L'un est concret, l'autre pas. Concret (de *concrescere*, «croître ensemble») signifie ce qui s'est formé ensemble. Un arbre, ou n'importe quel vivant, est proprement concret en ce sens, alors qu'une montre ou quelque autre artéfact ne l'est pas, puisque les parties d'un artéfact ont été mises ensemble par un agent extérieur et sont indifférentes les unes aux autres, comme d'ailleurs au tout dont elles font partie; celles de l'arbre, de tout être vivant, concourent au contraire à sa production de lui-même comme *individu*.

Le tout concret vivant est dès lors irréductible à ses parties et il est en constant devenir: la branche coupée de l'arbre n'est pas plus une branche qu'une main séparée d'un corps humain vivant n'est une main; le tout est dans la partie: chaque fois, celle-ci présuppose la totalité; de sorte que, si l'on tente de considérer la partie en omettant le tout, on considère aussitôt tout autre chose. Toute abstraction, toute réduction, confine à l'irréel dès qu'on la prend pour du concret.

Une faille centrale de la culture moderne aura consisté justement à prendre l'abstrait pour le concret, commettant ainsi ce que Whitehead appelait à juste titre le «sophisme du concret mal placé» (*Fallacy of Misplaced Concreteness*).

Le chimiste, le sociologue et le neurologue ne devraient pas réduire la nature humaine à leur spécialité. L'homme n'est pas qu'un amas de molécules, qu'un produit social ou qu'un système nerveux. Chaque science doit, en bonne méthode, se confiner à un groupe précis d'abstractions, à la considération exclusive, par exemple, des figures, des nombres, des symboles et de leurs relations

en mathématiques. Si fondée qu'elle soit à procéder ainsi, elle a dû pour cela faire abstraction au préalable du reste des choses.

Dans la mesure toutefois où ce qui a été exclu importe à l'expérience humaine, les modes de pensée propres à chaque science – on ne vérifie pas un énoncé biologique comme on vérifie un énoncé mathématique, et ainsi de suite pour chaque autre discipline – ne sont pas aptes à répondre aux questions complexes de l'expérience concrète. On voit combien indispensable à la société est dès lors la philosophie, appelée à critiquer inlassablement les abstractions pour reconduire au concret, comme l'a bien vu Whitehead.

## EXEMPLE MORTIFÈRE

Un des sophismes de la loi concernant les soins de fin de vie (S-32.0001) est précisément celui-là. Pour justifier l'euthanasie, on y privilégie une vision abstraite de la fin de vie en séparant artificiellement cette dernière de *toute une vie humaine concrète*, chaque fois unique, inénarrable, ineffable – comme si la mort d'un être humain pouvait se comparer aux seules dernières notes d'une symphonie. Cette fin requiert d'être, dans toute la mesure du possible, vécue et non subie, ainsi que le permettent, en revanche, les soins palliatifs authentiques.

L'enjeu est la question par excellence qui habite et informe toutes les civilisations, celle du sens de la vie et de la mort, que tente aussi bien d'éclairer, depuis l'aube des temps jusqu'au nôtre, la véritable culture sous tous ses aspects. Au profit d'une vision abstraite, on fait fi de l'immense dignité de toute vie humaine quelle qu'elle soit, d'où découle le premier des droits fondamentaux, le droit à la vie. ■



Philosophe et professeur associé à l'Université Laval, **Thomas De Koninck** a pour mandat, au *Verbe*, de conjuguer la philosophie et la théologie avec le monde actuel. Ses paroles de sagesse sont comme des étincelles qui allument le désir de réfléchir aux questions ultimes au-delà du prêt-à-penser du siècle.

# UNE CHAMBRE À SOI

Brigitte Bédard

brigitte.bedard@le-verbe.com

**P**our la première fois, depuis au moins 18 ans, je vous écris de ma chambre! Ma chambre à moi! Rien qu'à moi!

Eh bien quoi? Vous ne comprenez pas ce que cela signifie? Vous ne voyez donc pas? Vous ignoriez que mon bureau avait toujours squatté une partie du salon, jamais très loin de la cuisine?

Aaaahhh! C'est que peut-être n'êtes-vous pas mère de six enfants! D'accord. Laissez-moi alors vous expliquer, vous faire un petit portrait de la situation de la femme en moi qui, bon an mal an, faisait tout pour garder un tant soit peu une vie à elle, un petit jardin secret.

Ça me rappelle ma voisine, tiens.

Une fois, il y a quatre ou cinq ans, elle était sortie de chez elle en courant et en pleurant et elle est venue cogner à ma porte en me demandant comment faire pour ne pas devenir folle avec ses trois enfants.

Je lui avais répondu qu'elle devait cultiver son jardin. Elle m'avait regardé ahurie, se voyant probablement en train de bêcher au gros soleil avec un p'tit dans l'dos!

— Mais non! Pas un potager! Je te parle de ton jardin intérieur... ta vie, ta personne, toi, quoi!

— Ah? Et on fait ça comment, hein?

J'avais alors pensé à Virginia Woolf, qui disait que, pour écrire de la fiction (ou pour arriver à créer quoi que ce soit), une femme devait avoir un peu d'argent et une chambre à soi. J'avais dit à ma voisine: «Trouve-toi un petit travail et prends une chambre ou un lieu dans la maison bien à toi, tu verras, tout va changer.»

De fait, aujourd'hui, ma voisine travaille à temps partiel et son lieu à elle s'est embelli d'année en année. Les enfants ont compris qu'ils n'étaient plus le centre de sa vie. Elle me confia même qu'elle avait recommencé à prier le matin, à prendre des temps de méditation dans la journée, à écrire quelques lignes sur ses motions intérieures. Bref, ma voisine s'était retrouvée! Elle remarquait d'ailleurs qu'elle était beaucoup plus présente et aimante pour son mari et ses enfants.

C'est fou ce qu'une petite chambre peut faire pour l'âme et l'esprit de famille!

## LE MUR BLANC

Bon. Je vous parlais de ma chambre, il me semble. Je dois vous avouer que je ne l'ai que pour quelques mois... Le temps d'écrire le tome II de mon livre commandé par mon éditeur qui s'impatiente.

La vérité, c'est que je squatte la chambre de mes deux gars partis vivre chez leur père à Montréal. Mon mari a tout réaménagé la pièce, transporté mon bureau et toutes mes affaires. Il voulait me mettre devant un mur blanc. «Non, chéri. Un mur blanc, ça ressemble trop à une page blanche. Je préfère devant la fenêtre!»

J'ai posé ma violette africaine juste à côté de mon cadre de *L'Annonciation* de Fra Angelico et de ma *Tête de Christ* de Rouault.

Bon. Y a aussi la grosse affiche de Bob Marley... On fait ce qu'on peut! Avec le temps, je l'aurai, ma chambre à moi. ■



Épouse et mère d'une famille renouvelée, **Brigitte Bédard** est journaliste indépendante. Elle travaille pour *La victoire de l'amour* et a publié récemment son témoignage-choc *J'étais incapable d'aimer* chez Artège.

**Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.**

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons annuellement des reçus de charité pour tout don de 100 \$ et plus. Visitez [le-verbe.com](http://le-verbe.com) pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros par année et 2 numéros spéciaux en prime.

**CONSEIL DE RÉDACTION**

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Valérie Laflamme-Caron, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

**CONSEIL D'ADMINISTRATION**

Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Denis Saint-Maurice, prêtre, et Catherine Sugère.

**DIRECTRICE GÉNÉRALE**

Sophie Bouchard

**RÉDACTEUR EN CHEF**

Antoine Malenfant

**RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT**

James Langlois

**RESPONSABLE DE L'INNOVATION**

Simon Lessard

**RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS**

Frédérique Bérubé

**GRAPHISTE**

Judith Renaud

**ACCUEIL ET CHARGÉE DE PROJETS**

Florence Jacolin

**ÉDIMENTRE**

Ambroise Bernier

**RÉVISEUR**

Robert Charbonneau

Les illustrations des pages 3, 4, 17 et 18 sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture:  
Benoît Paillé

Le Verbe est imprimé chez Solisco et est distribué par À l'Affiche 2000 inc.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:  
Bibliothèque et Archives Canada;  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)  
ISSN 2371-4689 (en ligne)

2470, rue Triquet, Québec  
(Québec) G1W 1E2  
Tél. : 418 908-3438 • [info@le-verbe.com](mailto:info@le-verbe.com)  
[www.le-verbe.com](http://www.le-verbe.com)



MOTS DITS

**« Je ne cherche pas à convaincre d'erreur mon adversaire, mais à m'unir à lui dans une vérité plus haute. »**

— Henri-Dominique Lacordaire (1802-1861), religieux, prédicateur, journaliste et homme politique français, 189 ans avant les réseaux sociaux.

LA RÉDAC RECOMMANDE

*Reflection I*

Le néoclassique a le vent dans les voiles au Québec. Après Jean-Michel Blais et Alexandra Stréliski, voilà que Louis-Étienne Santais a fait paraître, le 27 novembre dernier, son premier opus intitulé *Reflection I*.

Les plateformes de diffusion en ligne l'ont fait connaître mondialement comme deuxième moitié du duo électro Fjord ou en tant qu'acolyte de Ghostly Kisses. Il n'en fallait pas plus pour que sa pièce « Augustines », que l'on peut retrouver sur ce nouvel album, atteigne les 2,7 millions d'écoutes.

*Reflection I* est le fruit de plusieurs années de composition libre agencée à des pièces initialement enregistrées pour d'autres projets.



Son expérience de la musique numérique est ici au service du piano pour nous livrer un album délicat et apaisant.

📍 [louisetiennasantais.com](http://louisetiennasantais.com)

SUR LE WEB



A photograph of two popes, Pope Francis and Pope Benedict XVI, standing outdoors and smiling at each other. In the background, there is a bronze sculpture of an angel with wings, holding a globe. The scene is set against a clear blue sky with some clouds. Three speech bubbles are overlaid on the image, containing humorous text. A yellow arrow points from the bottom left towards the text box.

HÉ, BENNY!  
T'AS ÉCOUTÉ LA  
DERNIÈRE ÉMISSION  
D' On n'est pas  
du monde ?

METS-EN!  
J'EN MANQUE PAS UNE.

T'SAIS,  
J'AI PAS MAL DE  
TEMPS LIBRE CES  
JOURS-CI...

**TOUS LES LUNDIS**

9 H À RADIO VM

17 H À RADIO GALILÉE

**ET EN BALADO SUR**

**LE-VERBE.COM/RADIO**